~~20083~~ ~~FRC.2.17262~~ Case FRC 19919

MOTION

DE LA PAUVRE JAVOTTE,

DÉPUTÉE DES PAUVRES FEMMES,

Leſquelles compoſent le ſecond ordre du Royaume depuis l'abolition de ceux du Clergé & de la Nobleſſe.

Veut-on forcer les femmes que le ſort priva de tout, à voir dans la corruption des mœurs l'unique reſſource qu'on leur laiſſe ? (page...)

A PARIS,

1790.

THE NEWBERRY LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Il eſt bien étonnant que les mille & un Journaux qui inſtruiſent tous les jours le public, en diſant tous la même choſe, n'aient point parlé de la Motion de la pauvre Javote, ni de ſon admiſſion au nombre des Repréſentans de la NATION. Nous nous empreſſons de réparer cette négligence offenſante, qui pourroit allumer une guerre civile entre les pauvres femmes & les pauvres Ecrivains : guerre d'autant plus redoutable, qu'on ſait, par la Campagne de 89, combien les Gens de plume ſe battent moins philoſophiquement que les Gens d'épée.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

DE LA PAUVRE JAVOTTE,

MESSIEURS,

VOUS me faites l'honneur de m'admettre parmi vous : je vois que vous êtes douze cens pour repréſenter une moitié de la Nation, & je ſuis ſeule pour repondre à la confiance de l'autre : néanmoins, Meſſieurs, je vous aſſure que je ne ſuis nullement intimidée.

Mes inſtructions ſont fort ſimples, & je ne me propoſe pas de les outrepaſſer. Je tiens mes pouvoirs de mes Commettantes, & je n'en prendrai pas de la philoſophie. Vous me permettrez ſeulement de faire précéder ma propoſition par une petite hiſtoire, comme vous

avez fait précéder vos décrets par la Déclaration des Droits de l'homme.

C'eſt ainſi, Meſſieurs, qu'il me ſera facile de vous faire comprendre que la Révolution n'a rien fait pour les pauvres femmes ; que l'inégalité des avantages perpétue à leurs dépens l'ariſtocratie maſculine ; & que, forcées de voir en vous le ſexe à privileges, elles ſe conſiderent comme le ſecond ordre du Royaume, depuis l'abolition de ceux du Clergé & de la Nobleſſe. — Venons à mon hiſtoire.

Je ſuis née dans une Province dont je ne ſais plus le nom (1) ; mes parens qui étoient fort pauvres, faiſoient beaucoup d'enfans ; & nous, qui étions beaucoup à table, nous faiſions mauvaiſe mine. Autour de notre miſérable chaumiere vivoient pluſieurs de ces impertinens privilégiés, qui, en dépit de la philoſophie, jouiſſoient de droits que leurs ancêtres avoient acquis en élevant la Monarchie Françoiſe. L'un d'eux fait mon pere Concierge de ſon château ; la femme d'un autre retire chez elle ma mere ; un autre encore (ces Nobles

---

(1) Cela arrive à beaucoup de gens depuis quelque tems.

avoient la ſureur de protéger !) transforme mes trois freres déguenillés, affamés & poliſſons; l'un en Commis fort bien vêtu; le ſecond en Garde chaſſe fort bien nourri; & le cadet en Séminariſte fort bien moriginé. Il me reſtoit encore une pauvre ſœur boſſue, & un vieux oncle tonſuré; la premiere déſeſpéroit de trouver un mari, le dernier déſeſpéra de trouver un bénéfice; une bonne Marquiſe qui ne pouvoit pas faire l'impoſſible, mit ma ſœur dans un couvent, mon oncle à la tête de ſa Paroiſſe, & moi à la tête du ménage de mon oncle.

Un beau jour (on eût dit que c'étoit par enchantement !) nous nous trouvons tous loin des maux qui avoient aſſiégé notre vie entiere; contens, heureux, déjà conſolés du paſſé; &, ce qui eſt ſi doux après des jours ſans eſpérance, raſſurés ſur l'avenir. — Que nous étions pourtant à plaindre ! Ces Grands qui nous faiſoient du bien, n'étoient pas nos égaux.

Mais voici comment nous connûmes les Droits de l'homme.

Le château du bienfaiteur de mon pere eſt philoſophiquement pillé.... plus de Régiſſeur; la protectrice de ma mere eſt patriotiquement

contrainte à fuir.... plus de retraite ; on met religieuſement le feu au Séminaire où mon frere cadet ſert Dieu..., il s'enfuit ſans ſoutane ; on abat républicainement la barriere où mon frere ainé ſert le Roi.... il ſe ſauve en chemiſe..... ; trop heureux ſi le troiſiéme, qui ſervoit ariſtocratiquement les lapins, eût pu faire comme les deux autres ; mais le pauvre diable avoit du plomb démocratique dans les jambes !

Temples, Autels, refuges de la pudeur, Miniſtres de la Religion, rien n'eſt reſpecté : ma triſte ſœur ne ſauve un reſte de vertu qu'en faveur de ſa triſte taille ; & mon ſaint oncle ne conſerve un reſte de vie qu'à l'aide d'une queue de Grenadier : chacun court comme il peut, en criant : VIVE LA NATION.

Une belle nuit (car il y avoit beaucoup de lampions dans les rues), nous nous retrouvons tous ſur le quai qui conduit à la Greve, pere, mere, freres, oncle, ſans feu ni lieu, ni pain, ni ſecours, ni eſpérance ! — C'étoir un ſuperbe moment ! car nous étions les égaux de tous les Grands, qui ne ferons plus de bien (1).

---

(1) Avec quoi le feroient-ils ?

Cependant, comme nous avions faim, nos fronts ſe baiſſoient humblement devant quiconque voulut jetter quelques liards pour ſoulager notre miſere ; & nous nous diſions : ce n'eſt pas aſſez d'être les égaux des Grands, il faut trouver du pain.

Mais comment en trouver ? La Philoſophie l'avoit ôté à tout le monde. — Allons demander au Gouvernement, dit mon oncle, une bêche & 20 ſ. ; car encore faut-il qu'on vive, quoiqu'on ait été pillé, grillé, étrillé, & qu'on ſache les Droits de l'homme.

Mon pere, mon oncle & mes freres allerent demander du travail ; ils l'obtinrent avec bien de la peine. Ma mere, ma ſœur & moi, nous en demandâmes auſſi ; on nous dit qu'il n'y en avoit point pour les femmes. — Il n'y a donc pas des femmes pauvres dans cette Ville, demandai-je ? Il n'y a que cela, répondirent mille voix autour de moi, dans toutes les rues, a toutes les portes, aux promenades, aux Diſtricts, devant les Spectacles, devant l'Aſſemblée Nationale ; vous n'arrivez nulle part ſans percer au travers de nos lamentables groupes, ſans vous ſentir preſſer de nos défaillantes mains, ſans emporter juſqu'au fond de votre ame, nos

cris, nos pleurs, nos ſupplications, nos reproches : ah ! c'eſt bien triſte, c'eſt bien triſte pour une magnifique Ville, où il y a tant de plaiſirs, tant de charités, & tant de gens qui font des loix !

C'étoient mes nouvelles compagnes qui parloient. Je les conſidérois. Que d'objets dignes de pitié m'environnoient de toutes parts ! — Oui, c'eſt bien triſte, répétai-je, c'eſt bien triſte ! Et la facilité des aumônes même, eſt bien triſte (1), dès qu'elle n'encourage qu'à l'oiſiveté. Le regard d'une femme que j'apperçus à ma droite, & dont l'expreſſion avoit à la fois quelque choſe de ſévere & de touchant m'arrêta. Vous venez d'entendre, me dit-elle, que l'Etat ne fait rien pour nous ; dites-moi ce qui peut ſuppléer à ſon oubli ? Eſt-ce à la charité qui fait l'aumône que doit ſe confier le ſoin de tant de milliers de Citoyennes ? Ne peut-on devenir utile à la ſociété que par la force ? Votre pere & vos freres travaillent ; ſans ce ſecours ils périſſoient : vous avez les

(1) Elle que trop néceſſaire en France ! L'humanité des Erançois ſemble vouloir racheter les torts de leur Gouvernement.

mêmes beſoins qu'eux ; mais le Gouvernement n'a pas les mêmes ſoins pour vous. Où l'on ôte à la fois, appui, moyens, & juſqu'à l'eſpoir, ſans lequel il n'eſt point de courage ; nommez-moi des reſſources ?

Ma mere, répondis-je, ſait la toilette & tout ce qui concerne les modes ; ma ſœur ſait faire de la dentelle & des robes ; je ſais coudre & broder. Vous ſavez, me dit une pauvre vieille qui étoit à ma gauche, tout ce qu'il faut pour aller à l'Hôpital. Les brodeurs font banqueroute ; les Marchandes de modes ferment leurs boutiques ; les Couturieres renvoient les trois quarts de leurs Ouvrieres, & les femmes de condition n'auront bientôt plus des femmes de chambre. Une pauvre Couturiere ne gagnoit pas même, dans le bon tems, de quoi s'acheter des ſouliers ; & celles qui avoient de beaux pierrots, avoient de ſots amoureux ; mais tous ces pierrots, ma chere enfant.... Je veux, l'interrompis-je, être honnête & travailler. — Vous mourrez de faim. J'eſpere que non ; mon oncle m'a donné une bonne éducation ; j'avois une aſſez belle main, & j'ai appris tout ce qu'il faut pour être employée dans une maiſon de Commerçant. — Il n'y a que les hommes qui ſoient employés dans les maiſons de Commer-

gant. — Je copie fort exactement de la muſique. — Il n'y a que des hommes qui copient de la muſique. — Je me ſuis encore beaucoup appliquée au deſſein, même à la peinture. — Il n'y a que les hommes qui ſachent le deſſein & la peinture (1). — Je pince la harpe, la guitare, je touche paſſablement le clavecin, je donnerai des leçons à de jeunes Demoiſelles. — Il n'y a que les hommes qui donnent des leçons aux jeunes Demoiſelles. — Eh bien, repris-je, impatientée, ſi les hommes font tout ce que les femmes feroient beaucoup mieux à leur place..... Je vois pourtant des Bureaux d'Ecrivains, & j'écrirai comme ces hommes. — Avez-vous de l'argent pour payer une maîtriſe ? — On va les abolir. On va ! on va ! répéta ma vieille. Eh oui ! nous ſerons fort bien par tout ce qui va venir ; mais en attendant, tout ce qui eſt venu nous tue.

Les hommes, reprit ma voiſine de la droite, ſont favoriſés du Gouvernement dès le commencement de leur vie : nous en ſommes abandonnées juſqu'au dernier terme de la nôtre. Il

(1) Cela eſt tout naturel, puiſqu'il n'y a des Ecoles de deſſein que pour eux.

y a pluſieurs écoles gratuites pour eux : il n'y en a preſque point pour nous. On ſonge à leur donner des talens : on ne veut nous apprendre que le Catéchiſme.

Nous eſpérions que les Repréſentans de la Nation, qui ſont venus pour corriger les abus, s'occuperoient un moment de notre ſort ; mais ils n'ont encore pu ſonger qu'aux Juifs & aux Comédiens.

Pendant qu'elles parloient ainſi, une penſée affreuſe accabloit mon ame. Veut-on forcer les femmes que le ſort priva de tout, à voir dans la corruption des mœurs l'unique reſſource qu'on leur laiſſe ? Je me hâtai d'éloigner cette cruelle idée. La charité éclairée, dis-je, ſera donc venue à notre ſecours ; elle aura formé des établiſſemens conſolans pour celles de nous qui ne craignent ni fatigues, ni veilles, qui ne frémiſſent qu'à l'idée de l'opprobre. Une eſpece de fantôme dont la voie lente & foible arrivoit avec peine juſqu'à moi, répondit : je connois de ces établiſſemens conſolans ! — SEPT SOLS, voilà ce que j'y trouvai pour éviter la mort... SEPT SOLS y ſont le ſalaire d'une tâche journaliere à laquelle je n'ai jamais pu ſuffire.... Travailler pendant dix-huit heures, ſans repos,

ſans relache..... Dévorer en hâte l'inſuffiſante nourriture que peuvent procurer SEPT SOLS !... Et ſous un toît entr'ouvert, ſur de la paille humide, voir arriver un nouveau jour, de nouveaux efforts.... & point de nouvelles forces ! — Ah ! dites-moi, dites-moi s'il faut éviter le tombeau pour trouver pareille charité !

Je m'arrête...... Non, je n'eſſayerai pas, Meſſieurs, de rendre ce que j'éprouvois. A l'aſpect de ces yeux éteints dans les larmes, de ce front ſillonné par de longues années de douleurs, mon ame put à peine contenir ſes mouvemens : il me ſembloit qu'elle voulût s'agrandir pour pouvoir embraſſer tous les maux dont l'image étoit ſi multipliée devant moi. — Ah ! vous ne l'avez jamais vue, vous qui voulez aſſurer le bonheur de votre Patrie ; vous dont nous voulons bénir les travaux infinis ! Mais tant que de toutes parts, s'éléve le cri : nous allons périr ! cette Patrie n'en jettera qu'un dans vos cœurs : conſervez mes enfans. Laiſſez, laiſſez-donc tomber un regard ſur ces nombreuſes victimes ; les unes répandues ſous vos yeux avec leurs larmes & leur déſeſpoir ; les autres cachant dans le ſein de la plus avide indigence un inutile courage : toutes accuſant l'oubli des légiſlateurs de tous les tems.

Quoi ! nous avons vu le patriotiſme prodiguer les ſoins & les récompenſes pour qu'il ſe trouvât des délateurs & des coupables, & nous ne verrons pas un Patriote s'honorer du plus beau ſoin de conſerver à l'Etat des Citoyennes? — Eh ! ſi la nature nous fit les plus foibles ; elle indiqua donc à l'humanité où il falloit multiplier les ſecours, aux Loix, où il faut faire trouver des reſſources ; Elle dit à tous les cœurs : protégez le ſexe en qui j'ai mis les plus douces vertus ; parce qu'en même tems que ſes moyens ſont plus bornés, ſes devoirs ſont plus étendus ; parce que de lui dépendent les mœurs ? parce qu'enfin c'eſt dans ce ſexe qu'eſt le titre de mere... de mere, ô Patrie ! le plus cher, le premier à tes yeux, & que tu perds encore plus quand nous ceſſons d'être honnêtes, que quand nous ceſſons d'exiſter.

Voilà, Meſſieurs, ce quej 'avois à vous dire, & voici le vœu de vos Concitoyennes infortunées : j'ai voulu le renfermer dans une Motion qui ne fît perdre du tems à perſonne. Pardonnez un peu de ſingularité à une femme.

MOTION DE LA PAUVRE JAVOTTE.

Que l'Aſſemblée Nationale daigne s'occuper du ſort des pauvres femmes.